



**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**
L'ÉTAT DU LARD

MISGAV HAR-PELED

**MANGER OU NE PAS MANGER
DU PORC DANS LE JUDAÏSME
ET LE CHRISTIANISME**

PUG

Directeur de la collection et de la publication: Alain Faure

Directeur de la série: Laurent Bègue

Relecture: Sarah Fontaine--Demay

Maquette et mise en page: Catherine Revil

Motif en 1^{re} de couverture: Freepik

ISBN 978-2-7061-5818-6 (e-book PDF)

ISBN 978-2-7061-5819-3 (e-book ePub)

Les éditions PUG s'opposent à ce que le contenu de leurs publications
serve à l'entraînement des IA génératives.

© PUG, octobre 2025

5, rue de Palanka – 38000 Grenoble

www.pug.fr

LA SÉRIE **L'ÉTAT DU LARD**
FAIT PARTIE DE LA COLLECTION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

Il existe peu d'animaux dont l'incarnation dans les sociétés humaines s'impose avec autant de force que le cochon. Du livre d'images au roman, des fresques au cinéma, le corps massif de ce mammifère omnivore habite grassement tous les arts et nombreuses sont les cultures humaines qui l'invitent dans leur imaginaire... et leurs enclos. Familier des humains, il l'est par sa compagnie grégaire, mais plus encore, à ses dépens, pour son usage alimentaire. Délectable pour les uns, objet de tabous et de répulsion pour les autres, il agrège une symbolique et des pratiques foisonnantes. Il pèse lourdement dans l'économie mondiale, tandis que son élevage intensif est dénoncé pour ses externalités environnementales et les conditions de vie imposées au quadrupède exploité. L'anatomie porcine et la nôtre sont si proches que nous greffons des parties vitales de cet animal en nous. Enfin, on impute à cet animal sociable une intelligence remarquable et une vie émotionnelle riche.

Les 8 Virus de cette nouvelle série ouvrent le festin intellectuel d'un état de nos connaissances, représentations, usages et perspectives d'avenir à propos de cet attachant suidé.

Ils ont été rédigés dans la suite d'un colloque interdisciplinaire piloté par les Maisons des sciences de l'Homme Alpes et Lyon Saint-Étienne. La coordination scientifique a été assurée par Éric Baratay, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lyon, membre de l'IUF, Laurent Bègue-Shankland, professeur de psychologie sociale à l'université Grenoble Alpes, membre honoraire de l'IUF, directeur de la MSH Alpes, et Cédric Sueur, maître de conférences HDR en éthologie et éthique animale, Institut pluridisciplinaire Hubert-Curien, CNRS-université de Strasbourg, membre de l'IUF.

Bonne lecture!

MANGER OU NE PAS MANGER DU PORC DANS LE JUDAÏSME ET LE CHRISTIANISME

MISGAV HAR-PELED, CHERCHEUR INDÉPENDANT

Nombreuses sont les interprétations de l'interdit qui frappent le porc dans les religions monothéistes. Mais l'on peut s'étonner que la plupart ignorent la possibilité que manger ou ne pas manger de porc puisse exprimer en vérité des réponses opposées à un problème commun. Séparer les raisons de l'interdit de celle de la licence semble nous induire en erreur et nous éloigner de l'enjeu identitaire principal. Afin d'en comprendre la logique dans le judaïsme et dans le christianisme, nous examinerons le rapport entre les différentes échelles de corps véhiculé par ces deux traditions.

Horizontalement et verticalement

Pour comprendre la logique chrétienne, il est amusant de faire un petit détour par la formule magique bien connue *hocus pocus*, équivalent anglo-saxon du célèbre *abracadabra*. Son origine remonte peut-être à une moquerie protestante du rituel catholique datant du xvi^e siècle qui tourne en dérision la formule « *hoc est corpus meum* » (ceci est mon corps) qui devient « *hoc est porcus meum* » (ceci est mon porc). Ce détournement attaque l'idée de transsubstantiation du pain et du vin en corps et sang du Christ, la conversion (surnaturelle) d'une substance en une autre lors de l'Eucharistie par l'opération du Saint-Esprit.

Quel lien peut-on établir entre la consommation du *corpus christi* pendant la messe et la consommation de porc (*Porcus* en latin) ? Dans une certaine mesure, on peut affirmer que par l'une et l'autre, les chrétiens soulignent leur appartenance à un même corps social, le *corpus christiani*. La consommation du corps du Christ pendant le rituel sacré soude les fidèles « verticalement » par la communion, tandis que la consommation de porc les unit horizontalement dans une commensalité quotidienne.

L'animalité et la divinité

Cette vieille plaisanterie protestante révèle aussi une autre dimension corporelle de la messe et du mythe chrétien en général. Après la Chute, le corps physique est perçu négativement comme esclave du désir qui, vivant dans le péché, est proche de l'existence porcine. Pour le christianisme, qui s'intéresse moins à l'espèce animale qu'au « cochon » en nous, la transformation de l'animalité en humanité, du corps en esprit et du cochon en humain est réalisée par la foi dans le Christ. C'est ce que rappelle la formule d'Origène au III^e siècle : « Décidez-vous à apprendre qu'il est en votre pouvoir de vous transformer, de dépouiller la forme du pourceau¹ ».

L'usage abondant de la métaphore porcine dans le christianisme s'inscrit dans la tradition des discours moralistes gréco-romains qui avaient une tendance croissante à la condamnation du corps physique. En effet, la condition humaine après la Chute met l'homme aux marges de l'animalité. Cette déchéance appelle l'espoir d'une solution radicale : l'avènement de Jésus. La descente du Divin dans ce monde élève l'homme vers le Salut. On pourrait représenter ce mouvement de rédemption comme celui d'un pendule vers le haut d'abord. Mais il existe aussi le danger que le pendule ne s'arrête pas au sommet et qu'il revienne au point du départ en continuant son mouvement. La « rechute » est alors pire que la condition humaine antérieure au salut.

Sur ce point, on peut distinguer nettement la vision du christianisme et du judaïsme. Pour ce dernier, l'homme est dans une situation intermédiaire entre divinité et animalité. Le « salut » n'intervient pas dans ce monde mais dans l'au-delà. La recherche de la pureté est plutôt horizontale, afin de maintenir une double distance rituelle entre l'homme et l'animal, entre le juif et les autres. Cette distance est maintenue en particulier par les interdits alimentaires, l'abattage rituel et le sacrifice animal. Peut-être plus que n'importe autre animal, le cochon nous aide donc à penser cette différence anthropologique fondamentale.

Dépasser la condition animale

Le couple *Porcus/Corpus* révèle un jeu dialogique entre la consommation et la non-consommation de porc². À la fois espèce animale et figure allégorique, le cochon est fréquemment utilisé dans le langage courant pour caractériser les fonctions et les limites du corps physique. Car souvent, ce dont nous parle le porc (*porcus*), c'est du corps (*corpus*).

1. Origène, *Entretien avec Héraclide*, 13.

2. Har-Peled, M. et Nadjari, D., *Le complexe du cochon*, Paris, Hermann, 2019.

Envisager le cochon, c'est d'abord le dévisager, c'est faire l'expérience dérangeante d'une étrange proximité avec lui, à la fois anatomique, comportementale et spatiale³. Confronté à cette troublante ressemblance avec l'animal, l'homme cherche à établir une double distinction verticale et horizontale.

La première sépare de manière hiérarchique la part humaine de la part animale. La culture l'emporte sur la nature, l'esprit sur le corps, la morale sur la pulsion. Le porc permet de tracer une frontière entre corps physique et corps spirituel ; c'est pourquoi il est utilisé dans un certain nombre d'expressions populaires pour décrire les plus bas instincts de l'homme (la goinfrerie et la sexualité).

La distinction horizontale a pour fonction de séparer l'homme de l'Autre. L'animal, « le porc », c'est souvent l'Autre. D'où la profusion d'insultes à caractère porcin.

Cette double distinction participe de l'entreprise fragile de l'homme de dépasser sa condition animale. On peut ainsi définir chez l'homme un « complexe du cochon », c'est-à-dire une volonté de juguler, d'expulser ou de transférer son « animalité intérieure » qui ne pourra jamais complètement aboutir.

L'appartenance à un camp

Dans le champ alimentaire, la relation contrariée qu'entretiennent le *corpus* et le *porcus* implique deux stratégies opposées : manger ou ne pas manger de porc.

La première solution, l'incorporation, présuppose la mise à mort de l'animal. La supériorité de l'homme se manifeste par le meurtre de la bête, puis la transformation de sa chair grâce à l'art culinaire. Ce changement de nature se traduit par exemple en anglais dans la distinction établie entre *pig* (l'animal) et *pork* (la chair consommable).

La stratégie de la non-consommation consiste à mettre une distance maximale avec l'animal, à refuser tout contact, physique avec lui. Si l'on suit la logique identificatoire « tu es ce que tu manges », la solution de l'interdit semble la plus cohérente des deux (la chair et l'animal ayant une même polarité négative). En revanche, celle de la consommation est véritablement paradoxale puisque le mangeur de porc reconnaît chez la bête des comportements et des traits de caractère extrêmement négatifs, tout en louant le goût incomparable de sa viande.

3. Si cette proximité spatiale a disparu à l'époque moderne, elle a longtemps été la réalité quotidienne, où le cochon partageait l'espace domestique.

Les deux stratégies définissent une alternative binaire : choisir l'une, c'est forcément refuser l'autre. Cependant, le choix d'un individu de manger ou non du porc n'est pas consciemment interprété en ces termes-là. La justification personnelle de cet usage est souvent un alliage de croyances et de raisons pratiques. Mais ces stratégies prescrivent en tout cas une forte polarité, l'appartenance à un camp : les corps sociaux qui se revendiquent de l'une ou l'autre des solutions sont ainsi soudés par cette pratique alimentaire.

Le porc permet de pousser la métaphore « digestive » de la société jusqu'à ses limites ultimes. Dans les imaginaires collectifs, le porc possède un corps grotesque, hors norme : il mange et digère tout, et il a vocation à être à son tour entièrement mangé et digéré. Autrement dit, il est « corpus » par excellence. Il est pour cette raison même une bénédiction pour les uns et une abomination pour les autres. Un corps social qui fonctionnerait comme celui d'un porc, telle une sorte de « corps porcine » chimérique, aurait ainsi vocation à incorporer tous les hommes et à les digérer sans accroc, pour peu que ces derniers partagent une forme de « porcophilie ». La perspective est réjouissante pour le christianisme universel et effrayante pour le Judaïsme particulariste.

L'agneau de Dieu

Si la messe rappelle l'ultime sacrifice de l'agneau de Dieu, un sacrifice dans lequel sont invités les fidèles, la mise à mort du cochon est une action sacrificielle d'une autre nature. Cependant les deux participent dans la mise à distance de l'animal : intérieure ou extérieure.

En tuant le porc, le chrétien confirme une certaine conception de l'animalité qui exclut l'animal de la sphère morale d'un côté et qui souligne la nature négative de l'animalité (le cochon en nous). Le danger de l'impureté et de l'animalité n'est pas extérieur à l'homme mais se trouve en lui. La solution à cette « animalité » perçue comme menaçante n'appelle pas seulement la mise à distance entre l'homme et l'animal, mais aussi une transformation car l'animal se trouve en lui. Cette logique trouve son ultime manifestation dans la communion du *corpus christi* pendant la messe.

Le porc marque une révolution copernicienne de l'anthropologie chrétienne vis-à-vis de l'anthropologie juive. Lorsque cette dernière met l'accent sur la distinction du corps social (entre nous, porcophobes, et eux, porcophiles), la première met l'accent sur le porc qui est en nous. Autrement dit, lorsque le judaïsme résout le problème du *corpus porcus* par la mise à distance de l'animal, le christianisme résout ce problème par sa transformation.

La charge émotionnelle qui entoure la consommation ou non consommation de porc se situe dans cette équation. Entre les deux religions, manger ou ne pas manger de porc relève non seulement de la distinction entre des corps sociaux différents, mais aussi d'une vision distincte de la conception du corps physique.

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).